

cherchait à soulever une hérésie et enseignait la doctrine de la prédestination, c'est-à-dire que, suivant son opinion, les hommes ne pouvaient se corriger de leurs erreurs ni de leurs habitudes de péché à cause d'une puissance occulte qui les entraînait malgré eux à leur perte, et parce que Dieu les prédestinait au mal comme au bien de toute éternité. Le célèbre Raban-Maur, archevêque de Mayence, combattit vigoureusement ces doctrines pernicieuses, et fit condamner l'hérésie dans plusieurs conciles, sans égard pour les liens d'affection qui l'attachaient au moine Gothescalc. Tous deux avaient en effet passé un grand nombre d'années dans le monastère de Fulde, dont Raban était devenu directeur.

C'est de cette pieuse retraite que les plus illustres docteurs du neuvième siècle sortirent pour répandre les lumières dans toute la Gaule, entre autres Valafrid Strabon et Loup de Ferrières. Pendant vingt années Raban resta à la tête de cette célèbre communauté, qui ne comptait pas moins de deux cent soixante-dix moines, et se fit chérir de tous par sa douceur, sa piété, son esprit de concorde et de conciliation. Néanmoins l'amour des sciences et de la retraite lui fit prendre subitement la résolution de renoncer à sa dignité d'abbé, et il se retira au mont Saint-Pierre, dans une petite habitation isolée, où il composa une grande quantité d'ouvrages fort remarquables sur la philosophie et sur différentes branches des connaissances sacrées et profanes. A l'âge de soixante-dix ans, il fut nommé archevêque de Mayence; forcé malgré lui d'accepter le fardeau de l'épiscopat, il le porta glorieusement jusqu'à sa mort, dont il serait difficile d'assigner l'époque certaine.

LÉON IV,

107^e PAPE.MICHEL III,
empereur d'Orient.CHARLES LE CHAUVÉ,
roi de France.

Intronisation de Léon. — Orgueil du pontife. — Le miracle du basilic. — Fourberie des prêtres. — Léon fait élever des murailles autour de Rome. — Défaite des Sarrasins par les alliés du pape. — La cité Léonine. — Cérémonies usitées pour la dédicace des nouvelles villes. — Fondation de Léopolis. — Jugement du préfet Gracien, accusé de vouloir s'affranchir de la domination française. — Mort de Léon. — Opinions des historiens sur son caractère.

Léon était fils d'un seigneur italien nommé Rodoalde : ses parents l'avaient placé dans le monastère de Saint-Martin, situé près de l'église de Saint-Pierre, afin qu'il acquît dans cette retraite pieuse la connaissance des Écritures sacrées. Le jeune religieux fut recommandé à Grégoire IV, qui le fit venir au palais de Latran, et l'ordonna sous-diacre en l'attachant à sa personne. Sergius II le prit également en affection, il le consacra prêtre du titre des Quatre Couronnés, et le combla de richesses et d'honneurs.

A la mort de son protecteur, Léon brigua la papauté, suivant quelques auteurs; selon d'autres, il fut élevé sur le saint-siège par les suffrages unanimes et contre sa volonté. Tous conviennent cependant qu'après son élection il se rendit au palais patriarcal, suivi d'un cortège magnifique, et qu'il pré-

senta ses pieds à baiser au clergé, aux seigneurs et aux citoyens notables. Les Romains n'osèrent pas ordonner le nouveau pontife sans l'autorisation de Lothaire, et le saint-siège resta pour ainsi dire vacant pendant deux mois.

Mais l'approche des barbares, qui menaçaient d'assiéger Rome une seconde fois, déterminâ le conseil de la ville à ne point attendre plus longtemps les commissaires de l'empereur, et le pape fut consacré par trois évêques. Le premier acte du saint-père après son intronisation fut de réparer l'église de Saint-Pierre, qui avait été dévastée par les Arabes; il l'orna de croix d'or, de calices, de chandeliers d'argent, de rideaux et de tapisseries en étoffes précieuses; il fit placer au frontispice de la Confession ou du prétendu sépulcre de saint Pierre, des tables d'or enrichies de pierreries, et ornées de peintures en émail représentant son portrait et celui de Lothaire: le sépulcre était entouré de larges bordures d'argent richement travaillées, et tous ces ornements étaient recouverts d'un immense tabernacle d'argent du poids de seize cents livres.

Ces embellissements, et les revenus qu'il affecta aux prêtres de cette basilique, s'élevèrent à plus de trois mille huit cent seize livres pesant d'argent, et à plus de deux cent seize livres d'or. Pour faire apprécier le scandale des prodigalités du pontife envers son clergé, et l'insatiable avarice des prêtres de Rome, il suffira de rapporter deux faits de cette époque malheureuse. « Au concile de Toulouse, tenu en 846, la contribution que chaque curé était tenu de fournir à son évêque se composait d'un minot de froment, d'un minot d'orge, d'une mesure de vin et d'un agneau: le tout évalué deux sous. » Le

second exemple de la misère publique est puisé dans la vie de Charles le Chauve: « Le prince fit un édit en 864 pour ordonner une nouvelle fabrication de monnaies; et comme par ce décret l'ancienne monnaie était décriée et n'avait plus cours, il ordonna qu'il serait tiré de ses coffres cinquante livres d'argent pour être répandues dans le commerce. » Ainsi on peut juger dans quel abrutissement et dans quelle misère les rois et les prêtres avaient plongé les nations, puisque le calice ou la patène d'une église de Rome valait plus à elle seule que tout le numéraire des commerçants d'un grand royaume!

On comprend difficilement que des hommes soient descendus à un tel degré d'abjection, et qu'ils se soient ainsi laissés dépouiller par l'avarice des souverains; on serait tenté même de révoquer en doute ces faits extraordinaires, si les historiens contemporains ne les rapportaient avec une naïveté qui garantit la vérité des récits.

Les chroniqueurs de l'époque attribuent au saint-père la mort d'un dragon terrible, l'effroi de la ville sainte. Voici la légende: « Un basilic d'une longueur de plus de trente pieds sur une grosseur de deux pieds et demi, s'était retiré dans une caverne près de l'église de Sainte-Lucie, où personne n'osait approcher, car le souffle du monstre donnait la mort. Néanmoins le pontife se rendit processionnellement à la tête de son clergé dans la caverne où se cachait le basilic, et dès que l'animal entendit la voix du saint-père il mourut en jetant une grande quantité de flammes par la bouche!... »

Ce miracle n'empêcha pas les Arabes de continuer leurs ravages sur les côtes de l'Italie, de saccager les villes et de

dévaster les campagnes : Léon, redoutant qu'ils ne vinssent jusqu'à Rome, et désirant mettre la basilique de Saint-Pierre à l'abri d'un coup de main, la fit entourer de murailles et de bastions, et résolut même d'exécuter le projet formé par un de ses prédécesseurs, de bâtir une ville près de cette église. Il s'adressa d'abord à l'empereur Lothaire, qui approuva les plans de la nouvelle cité et envoya des sommes considérables pour accélérer les constructions; ensuite il assembla les notables de Rome et les consulta sur les mesures à prendre pour l'exécution des travaux. D'après leur avis et dans un intérêt général, on fit venir les serfs des villes et des domaines qui appartenaient aux seigneurs et aux monastères.

Quatre années entières furent employées aux travaux de fondation; le pontife visitait chaque jour les ouvriers, sans être arrêté par le froid, par le vent ni par la pluie : en même temps il releva les anciens murs de Rome, qui tombaient en ruines, et fit construire quinze tours, dont deux étaient placées sur les rives du Tibre et fermaient le fleuve par de grosses chaînes. Les travaux n'étaient pas encore terminés lorsqu'on apprit le débarquement des Sarrasins dans l'île de Sardaigne.

A cette nouvelle, Léon craignant d'être bientôt assiégé par ces barbares, fit demander des secours aux habitants de Naples, d'Amalfi et de Gaëte. Sa demande fut écoutée, et Césaire, fils de Sergius, maître de la milice napolitaine, fut chargé de conduire des troupes au pontife pour s'opposer au débarquement des Arabes. Le saint-père vint à Ostie afin de recevoir ses alliés; il accueillit les chefs napolitains avec de grandes démonstrations d'amitié, et fit baiser ses pieds aux

soldats; ensuite il célébra une messe solennelle et donna la communion à toute l'armée. A peine la cérémonie était-elle achevée que les voiles des Sarrasins se montrèrent dans la haute mer : les troupes, enthousiasmées par cette circonstance, qu'ils regardaient comme un heureux présage, poussèrent des cris de joie à la vue des vaisseaux ennemis; mais le saint-père, moins confiant dans les prodiges célestes, s'esquiva pendant la nuit et rentra honteusement à Rome.

A la pointe du jour les Sarrasins opérèrent leur descente sur la côte : les Napolitains, qui se tenaient cachés derrière les rochers, laissèrent débarquer tranquillement une partie des ennemis; ensuite, se démasquant à l'improviste, ils fondirent sur les Arabes et en firent un carnage horrible. Presque tous furent passés au fil de l'épée; et une tempête s'étant élevée au même instant, le reste de la flotte fut entièrement dispersé. Ceux qui abordèrent dans les îles voisines furent poursuivis par les Napolitains; les uns furent pendus aux arbres des forêts, les autres furent conduits à Rome et condamnés à travailler aux murailles.

Ces nouveaux renforts d'ouvriers accélérèrent les travaux de la basilique de Saint-Pierre, et la nouvelle cité fut achevée le 27 juin 849. Alors le saint-père, voulant terminer son œuvre par une cérémonie imposante, convoqua tous les évêques d'Italie, le clergé de Rome, les grands, le peuple; et à la tête d'une multitude immense il se rendit auprès des murs d'enceinte, les pieds nus et le front couvert de cendres. La procession fit plusieurs fois le tour des murailles en chantant des hymnes et des cantiques; à chaque station le pontife arrosait les édifices avec de l'eau lustrale et prononçait une oraison

devant les portes de la ville; enfin on célébra la messe dans l'église de Saint-Pierre, et Léon fit distribuer de riches présents aux ouvriers et même aux Sarrasins qui avaient pris part aux travaux. La dédicace étant terminée, la nouvelle ville reçut le nom de cité Léonine.

Le saint-père s'occupa également de fortifier Porto, qui restait exposée aux invasions des infidèles; mais pendant qu'il était occupé de ces travaux, un grand nombre de Corses, chassés de leur pays par les Maures, vinrent se réfugier à Rome, et supplièrent le pontife de les prendre sous sa domination, s'engageant par serment, pour eux-mêmes et pour leurs descendants, à conserver une inviolable fidélité envers le saint-siège. Léon accueillit favorablement cette demande et leur offrit pour résidence la ville de Porto, où ils s'établirent avec leurs femmes et leurs enfants; il leur donna même des terres, des bœufs, des chevaux, des vivres et de l'argent. L'acte de cette donation fut confirmé par Lothaire et par son fils, qui vint le déposer sur la Confession de saint Pierre, en présence des grands, du clergé et du peuple. A la suite de cette magnifique cérémonie, le saint-père accorda au métropolitain Hincmar l'autorisation de porter constamment le pallium, ornement de distinction dont les archevêques ne devaient se couvrir que dans les grandes solennités.

Bientôt la sollicitude du pontife s'étendit sur les malheureux habitants de Centumcelles, qui depuis quarante ans avaient été chassés de leur ville par les Sarrasins, et dont toutes les demeures avaient été détruites de fond en comble. Depuis cette époque, ils avaient été forcés de se réfugier dans les bois et de vivre comme des bêtes sauvages; le pape, touché de

leur affreuse misère, pénétra dans les retraites de ces infortunés, leur prodigua des secours, et fit bâtir, pour les recevoir, une ville nouvelle qu'il nomma Léopolis et qu'il dédia solennellement, avec les mêmes cérémonies qui avaient été pratiquées pour la cité Léonine. Dans le siècle suivant, cette ville étant devenue trop petite pour contenir la population, qui s'était prodigieusement accrue, les habitants l'abandonnèrent pour retourner à l'ancienne Centumcelles sur la mer, qu'ils appelèrent Civita-Vecchia ou ville vieille.

Pendant que Léon était occupé à réparer les désastres que les Sarrasins avaient faits en Italie, Daniel, chef de la milice de Rome, se rendait auprès de l'empereur Louis et accusait le préfet Gracien d'avoir formé le projet de s'affranchir de la domination des Français. Cette révélation irrita le prince contre les Romains; il rassembla des troupes à la hâte, et sans donner avis au pontife ni au sénat de ses projets, il envahit la ville sainte à la tête de son armée. Malgré l'hostilité de cette démarche, le pape reçut Louis, avec de grands honneurs, sur les degrés de la basilique de Saint-Pierre, et lui fit un discours plein d'onction et de sagesse pour lui demander la cause de son mécontentement. Le monarque refusa de répondre aux observations de Léon, et lui ordonna de convoquer aussitôt un concile, afin de juger la conduite de Gracien, qui était accusé du crime de lèse-majesté.

Au jour fixé, l'empereur, le pape, et les seigneurs romains et français se rendirent en grande pompe au nouveau palais de Léon; la séance fut ouverte par Daniel, qui comparut comme accusateur de Gracien. Celui-ci repoussa victorieusement toutes les accusations, et convainquit son adversaire

de calomnie; alors le saint-père, au nom de l'assemblée, déclara que le calomniateur serait livré à l'accusé, selon la loi romaine : cependant, à la prière de Louis, la sentence fut rétractée, et le coupable évita le juste châtement de son crime. Ce fut le dernier décret rendu par le pontife; il mourut au commencement de l'année 855, après un règne de six années.

Plusieurs auteurs catholiques exaltent l'innocence de la vie de Léon, la pureté de ses mœurs, sa piété sincère, sa libéralité et son instruction. D'autres écrivains également recommandables par leurs lumières, affirment que le saint-père avait fondé un monastère de religieuses dans sa propre maison, et qu'il s'abandonnait avec elles aux plus abominables débauches; ils l'accusent d'avoir été d'une avarice sordide, et ils citent pour appuyer leur opinion le témoignage du célèbre abbé Loup de Ferrière.

En effet ce religieux ayant été envoyé à Rome comme ambassadeur, eut soin de se munir de magnifiques présents, « parce que, dit-il, sans cette indispensable précaution on ne » saurait approcher de Léon IV. » Enfin, ces historiens prétendent que le soin de sa sûreté personnelle, et non sa sollicitude pour les peuples, fut l'unique mobile des immenses travaux qu'il fit exécuter dans la province romaine.

HISTOIRE

DE LA

PAPERSE JEANNE.

MICHEL III,
empereur d'Orient.

CHARLES LE CHAUVÉ,
roi de France.

L'existence de la papesse Jeanne prouvée par des témoignages authentiques et irrécusables. — Naissance de Jeanne. — Opinions sur son véritable nom. — Ses premières amours avec un jeune moine. — Jeanne se déguise en homme pour entrer dans le monastère de son amant. — Elle passe en Angleterre et se fait remarquer par son profond savoir. — Ses voyages en Grèce. — Mort de son amant. — Jeanne se rend à Rome. — Sa grande réputation de sainteté et d'éloquence se répand dans toute l'Italie. — Intronisation de la papesse. — Miracles arrivés pendant son pontificat. — La papesse consacre des prêtres, ordonne des évêques et présente ses pieds à l'adoration des fidèles, suivant la coutume des pontifes. — L'empereur Lothaire par ses conseils embrasse la vie monastique. — Louis II, fils de Lothaire, reçoit la couronne impériale des mains de Jeanne. — Ses amours avec un cardinal. — Elle devient enceinte. — Les démons font des menaces terribles à la papesse. — Visions de Jeanne. — Au milieu d'une procession solennelle la papesse Jeanne, montée sur un cheval richement harnaché, revêtue des ornements pontificaux, précédée de la croix et accompagnée du clergé romain, est prise des douleurs de l'enfantement, et accouche en présence de tout le peuple! — Mort de la papesse. — Confusion du clergé. — Les prêtres étouf-